

ERNEST GODARD (1826-1862)

LA MISSION TRAGIQUE D'UN MEDECIN EN EGYPTE

Ne sont présentés ici que des extraits d'un ouvrage à paraître.

En 1826, naissait à Cognac un petit garçon dans une famille très aisée de négociants. Tout prédisposait ce petit garçon à mettre ses pas dans ceux de son père comme de ses trois frères aînés - dont Camille Godard, bien connu à Bordeaux - et à consacrer sa vie au négoce du Cognac, aux vins de Bordeaux et aux affaires. C'était sans compter avec les gènes maternels ...

Ce petit garçon devint un brillant jeune médecin, passionné de voyages et d'exotisme. Une chance ! Il fut envoyé, par Napoléon III, en mission en Egypte et en Turquie "*afin d'étudier l'état social, moral et sanitaire de ces contrées*". Il y accomplira un travail considérable d'observations médicales et sociétales, malgré d'innombrables difficultés et de graves maux, dus aux conditions sanitaires locales comme au contact des malades. Il laissera sa vie à Jaffa, âgé de trente-six ans, au terme de vingt mois de périples, d'aventures et de calvaire.

Il aura eu le temps, avant son décès, de faire parvenir à Bordeaux les objets d'archéologie égyptienne qu'il avait glanés, au Caire ou à Louxor, et qu'il a eu la générosité de léguer à la ville, constituant maintenant une partie majeure des antiquités égyptienne du musée d'Aquitaine.

C'est bien sûr cette expédition en Egypte qui justifiera la renommée du docteur Ernest Godard, mais le voyageur était aussi un scientifique accompli ; les travaux publiés avant son départ pour Alexandrie en témoignent.

Le contexte des voyages orientaux au XIX^e siècle

L'expédition d'Ernest Godard se décide à une époque où l'Orient devient à la mode pour des voyageurs éclairés, "*rite de passage obligé par lequel on accède à une double vérité : celle de la connaissance et celle du désir*", comme l'observe joliment Cécile Cayol, rappelant que le voyage en Orient, appelé également le "Grand Tour" est à l'origine du mot tourisme.

L'expédition d'Egypte, avatar de la campagne militaire de Bonaparte, avait ouvert la route entre 1798 et 1801 grâce aux 167 membres de la Commission des sciences et des arts, composée d'ingénieurs, de littérateurs, de naturalistes, de dessinateurs, mais aussi de deux musiciens et de vingt-deux imprimeurs.

Plus tard, de nombreux écrivains vont partir sur les routes, précurseurs d'une véritable *égyptomania*. En 1806, c'est Chateaubriand qui va en Palestine "pour chercher des images" écrit-il dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, c'est-à-dire pour voir les paysages qui doivent lui servir de toile de fond aux *Martyrs*. Lamartine s'embarque à Marseille en 1832 sur un brick, loué pour la traversée de la Méditerranée. En 1843, Gérard de Nerval séjourne longuement au Caire avant de publier, en 1851, sa première grande œuvre, le *Voyage en Orient*, et Gustave Flaubert, qui part en 1849 pour un voyage de un an et demi en Orient, éprouvera, face au Sphinx, un sentiment d'émotion intense.

Des peintres et des dessinateurs vont porter une attention particulière sur l'Orient et y chercher une inspiration. Le voyage que Delacroix a effectué en Afrique du Nord, de fin janvier à juillet 1832, sera primordial pour sa technique et son esthétique, comme en témoignent plus de quatre-vingts peintures sur des thèmes « orientaux ».

Ces artistes sont sensibles aux vêtements, aux portraits, aux nuances de la lumière, qu'ils décrivent avec beaucoup de talent, comme Fromentin lorsqu'il évoque sa remontée du Nil, dans son Journal, à la date du 22 octobre 1869 : *"Les nuages se dissipent. Il reste un rideau sans épaisseur au nord. Au levant, de légers flocons ; au sud, pas une trace. Le brouillard des horizons se dissipe à mesure. Les collines se nuancent de gris, de jaune clair, de violet, de gris bleuâtre, arêtes vives. Au-dessous du soleil, bande ferme de dessin, de couleur neutre. Le large miroitement du Nil, sous le soleil, est éblouissant. Villages de fellahs, isolés sur des îlots, avec quelques palmiers, des sycomores."*

Les archéologues, bien sûr, sont eux aussi attirés par l'Égypte depuis l'expédition de Bonaparte qui avait donné lieu à un travail considérable de repérage des antiquités pharaoniques et permis de rapporter de nombreux dessins de temples. Les savants de toutes disciplines, au premier rang desquels Gaspard Monge, président de l'Institut d'Égypte, avaient fait un travail considérable. Le déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion, en 1822, ne pouvait que relancer l'intérêt des archéologues, de même que la publication de la monumentale *Description de l'Égypte*, entre 1809 et 1829.

Mais l'Égypte attire bientôt une nouvelle catégorie de voyageurs : les photographes, que recense un site internet (<http://www.passion-egyptienne.fr/photographie.htm>) :

"Depuis 1839, date officielle de l'invention de la photographie, nombreux ont été les voyageurs, en Orient comme ailleurs, qui ont ajouté à leurs bagages le lourd et encombrant équipement du photographe. La mode croissante de ces voyages, dont le chemin avait été montré par les armées napoléoniennes, par Chateaubriand, Champollion, les poètes romantiques, puis foulé par des curieux toujours plus nombreux jusqu'à la naissance d'un véritable tourisme moderne dans les années 1870 et 1880, a plus tard incité des photographes professionnels à s'installer sur place pour y vendre aux voyageurs de passage des vues réalisées à leur intention, précédant ainsi de plusieurs dizaines d'années le commerce de la carte postale-souvenir."

Godard s'est embarqué avec un appareil photographique, technique à laquelle il a été initié par un M. de Brondeau, fréquemment cité dans ses lettres ; à cette époque cependant, rien n'est garanti pour les amateurs qui se lancent dans une telle expédition avec leurs daguerréotypes : ni le confort, ni la sécurité et encore moins la réussite de leurs clichés ! Nicolas Le Guern en témoigne dans son Mémoire sur *L'Égypte et ses premiers photographes* :

"Il faut également que les appareils puissent résister au climat du pays, peu clément avec les chambres noires. Outre la rudesse des transports, la chaleur et l'humidité déforment le bois qui les compose. Afin d'éviter l'apparition de raies de lumière dans ses appareils, Maxime du Camp les solidifie avec des baguettes de cuivre. En 1842, l'archéologue allemand Karl Richard Lepsius ne rapporte aucune image photographique de son voyage en Égypte, car il casse malencontreusement son daguerréotype. Le premier guide Joanne est peu précis sur les précautions à adopter afin de protéger le matériel photographique. Dans une unique référence à la photographie, il indique que « les appareils à photographie nécessiteront nécessairement un équipement particulier, mais les voyageurs, malheureusement peu nombreux, qui se livrent à ce genre de travaux savent d'avance s'organiser chacun suivant sa spécialité."

D'ailleurs, l'appareil de Godard ne fonctionnera pas longtemps puisque, dès le 27 avril 1861, il déplore : *"Mes amitiés à de Brondeau, dis-lui que la photographie n'a pu marcher. La sécheresse et la chaleur ont rendu mes châssis à joindre. J'ai du serrer le tout. C'est peut-être fort heureux, car il fait si chaud que j'aurais succombé à la fatigue."*

L'Égypte que ces voyageurs ont découvert et vers laquelle Ernest Godard se dirige est riche de promesses. Pour cet amateur éclairé d'exotisme, l'aventure était passionnante, alors qu'on venait de découvrir la façon de lire les hiéroglyphes. C'était aussi le moment où la compagnie de Ferdinand de Lesseps entreprenait la construction du canal de Suez, débutée en 1859 et terminée dix ans plus tard. Godard assistera, très critique, au démarrage de ces travaux ; il n'aura pas l'opportunité d'en connaître la réussite.

L'embarquement

"J'ai l'honneur de vous informer que je vous ai chargé d'une mission gratuite dans l'Égypte, la Turquie d'Asie, la Turquie d'Europe, à l'effet d'étudier les questions qui se rattachent à l'état social, moral et sanitaire de ces contrées.

Je vous prie de vouloir bien, à votre retour, me faire connaître le résultat de vos recherches. Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée."

Ce courrier tant attendu du comte Alexandre Walewski, ministre d'État de Napoléon III, ne parviendra au 62 rue Bonaparte, le domicile parisien du docteur Godard, que le 5 février 1861, alors que le voyageur a déjà quitté Paris depuis quatre jours ! Le 17 février, dans un courrier adressé du Caire à sa mère, il attendait *"toujours avec impatience la lettre du Ministre d'Etat et de l'Institut"*.

On imagine son inquiétude et sa hâte de recevoir confirmation de cette mission officielle au Proche-Orient.

"Ces missions d'études à l'étranger sont alors de véritables délégations de confiance, et, quiconque à l'honneur d'y être appelé et consent à s'en charger assume sur soi la responsabilité d'un mandat qui engage également sa valeur d'homme et sa responsabilité de savant". Cette réflexion anonyme des *Eloges* témoigne de la portée de cette mission officielle, qu'il reçoit enfin le 21 février. Elle explique aussi la persévérance du voyageur qui poursuivra sa mission malgré ses graves ennuis de santé.

Mission officielle et *"gratuite"* : le médecin bordelais financera donc lui-même son voyage en Égypte. Certes, la famille Godard est très aisée : le père de famille est l'heureux propriétaire, depuis 1855, du château Kirwan, un domaine viticole de 39 hectares situé à Cantenac, produisant son principal vin sous l'appellation Margaux, classé troisième grand cru dans la classification officielle des vins de Bordeaux de 1855.

Comment ce château est-il arrivé dans la famille Godard ? Le nom du domaine vient d'un Irlandais installé dans la région, Mark Kirwan, propriétaire du domaine en 1770. À sa mort, le 5 novembre 1805, le domaine reste la propriété de la famille, puis est cédé le 11 mai 1827 à monsieur Pierre Lanoix pour la somme de 227 500 francs, avant d'être repris, avant 1845, par César-Louis de Schryver, négociant bordelais d'origine belge. Le 11 septembre 1855, le domaine est vendu par le tribunal de première instance de Bordeaux pour la somme de 147 000 francs à Jean-Pierre Godard, des Cognac Godard frères.

Le domaine reviendra ensuite à son fils Camille qui laissera une empreinte durable dans l'histoire de château Kirwan, ayant dessiné le célèbre parc de la propriété. Camille Godard à son décès légua une partie de sa fortune (5 millions de francs) ainsi que le château Kirwan à la ville de Bordeaux, tout en laissant l'usufruit du domaine à son frère Adolphe.

Au décès de celui-ci, en 1895, la société de négoce Schroder & Schÿler signe un accord de commercialisation exclusive de la production du domaine, dont la ville de Bordeaux se défait en 1924 quand la famille de négociants Schÿler en fait l'acquisition.

Ernest dispose donc de fonds, dont il va bientôt nous faire connaître l'origine familiale, mais est-il si riche pour autant ?

Une lettre un peu mystérieuse du 17 août 1861, adressée du Caire à sa mère, fait état d'une proposition de son frère Camille au sujet du domaine de Kirwan, proposition dont on ignore, à cet instant, la teneur.

C'est à la lecture d'une lettre ultérieure, du 3 janvier 1862, que l'on comprend qu'il était question, dans le courrier précédemment cité, du tirage au sort de la propriété, et que ses frères le pressaient, à cette fin, de revenir à Bordeaux. Mais "*en affaires, j'ai l'habitude d'agir avec une extrême prudence*" plaide-t-il.

Et il poursuit : "*Je suis le moins riche de la famille. Ce que j'ai, je le dois à la générosité de notre père qui a fait une chose que bien peu de pères font. Je le dois à la libéralité et à la confiance de notre oncle. Je le dois aussi du reste aux économies que j'ai pu faire et à la plus-value résultant de bons placements.*"

L'origine de la bonne fortune qu'Ernest Godard va consacrer à son voyage est ainsi connue. Et, en 1861, il était surtout préoccupé, question finances, d'acquérir les pièces qu'il désirait rapporter en France. On sait même combien elles lui ont coûté, grâce à Ollivier-Beauregard :

"La collection archéologique, faite dans la Haute-Egypte et dans la Nubie par Ernest Godard, représente un ensemble d'objets dont le nombre dépasse mille.

Son livre d'achat, tenu jour par jour, station par station, avec cette exactitude pratique que vous connaissez sur ce chapitre à votre malheureux collègue, constate que cette collection a coûté plus de vingt mille francs."

Vingt mille francs 1860 correspondraient, selon les estimations, à une somme de 40 à 60.000 Euros actuels !

C'est donc plein d'ardeur et d'espoir, que Ernest Godard quitte Paris le soir du 1^o février 1861. Il voyage par la *Compagnie de chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée*, destination Marseille qu'il atteint près de vingt heures plus tard. Le 3, il s'embarque sur le vapeur des Messageries Impériales, l'*Euphrate*, pour arriver à Alexandrie le 10.

A Bordeaux, il avait promis à sa mère de lui écrire régulièrement, ce qu'il a fait. En retour, il réclame souvent des nouvelles de sa famille, les courriers étant à adresser "*à M. le docteur Ernest Godard, chez M. le docteur Schnepf, médecin sanitaire à Alexandrie.*"

Sa première lettre décrit son voyage avec force détails :

"J'ai quitté Paris vendredi soir à 8h, et je suis arrivé à Marseille le lendemain à 3h ¼ de l'après-midi. [...] Nous devions quitter Marseille [dimanche] à 9h mais les lettres ne sont venues qu'à 10h ½ et aussitôt le bateau est parti. [...] L'Euphrate sur lequel je me suis embarqué est un bateau à hélice de la force de 300 à 350 chevaux. [...] nous avons suivi les côtes de Provence, nous avons passé devant Toulon et les îles d'Hyères puis dans la soirée nous avons perdu les côtes de vue. Dans la matinée d'hier (lundi) vers 6h nous nous sommes engagés dans le détroit de Bonifacio, pas dans le grand détroit mais dans les passes dites de l'Ours. Le passage de l'Ours diminue le trajet de 8 km environ, mais il ne peut se faire que de jour et quand la mer est fort belle. Mais pourquoi ce nom de passage de l'Ours me diras-tu ? le voici : pour passer entre la Sardaigne et la Corse il y a deux passages, l'un le grand passage très large que l'on prend de nuit

ou quand le temps est mauvais, l'autre le passage de l'Ours. Le passage de l'Ours est au nord du vrai détroit de Bonifacio et entre des îlots, des roches à fleur d'eau, récifs dangereux et tellement rapprochés qu'il faut une attention des plus grandes pour ne pas toucher. L'un de ces îlots est couvert d'un rocher ressemblant à un ours marin.

Dans ce passage on voit les îles sardes de la Madeleine. Hier (lundi) vers les 10h nous avons côtoyé les côtes est de la Corse que nous avons perdu de vue ensuite. [...]

Ce matin nous avons aperçu les côtes de Sicile ou plutôt des îles qui sont sur la pointe ouest. Nous avons aperçu deux îlots sur lesquels le roi Bourbon envoyait ses prisonniers politiques. L'un de ces îlots est un roc nu à peine au-dessus du niveau de la mer et d'une étendue limitée. L'autre îlot est plus grand, mais sans végétation aucune et au sommet on aperçoit un petit fort. [...]

Nous avons ensuite passé devant Trassanie et Marsalles, les petites villes renommées pour son vin et le débarquement de Garibaldi. Actuellement 4h du soir Mardi, nous commençons à perdre de vue les côtes de Sicile, nous espérons arriver cette nuit à Malte où nous devons relâcher à 5 h au plus. Je peux débarquer et aller visiter les choses curieuses de la ville. Nous devons si le temps est beau arriver à Alexandrie samedi ou dimanche. Je le vois il faut de Marseille à Alexandrie 8 jours presque autant que pour aller à New York de Southampton. [...] Nous sommes peu de passagers. [...] Aux secondes il y a des jeunes gens qui vont au percement de l'Isthme de Suez.

Le 9 février 1861 enfin, c'est l'arrivée dans la rade d'Alexandrie :

« [...] à 3h nous apercevîmes [sic] les côtes de l'Égypte. Seulement nous avons fait un peu fausse route et nous avons dépassé Alexandrie, nous avons dû revenir sur nos pas.

A 4h ½ nous nous engageons dans les passes qui sont fort étroites et tellement limitées par les rochers qu'il est impossible d'entrer à Alexandrie la nuit et encore de jour faut-il avoir du beau temps. »

Le dimanche 10 février à 8h ½ je suis descendu à terre [...] Je suis descendu à l'hôtel Abbat. »

Dès son arrivée, Godard se rend aux "Jardins français" chez le consul de France, M. Béclard, qui le recommande par une lettre circulaire à tous les agents français en Égypte, puis il se met en route rapidement pour son premier objectif : atteindre la deuxième cataracte du Nil tant que la saison est propice à cette expédition.

Il y parviendra à travers les plus décourageantes péripéties, multipliant les excursions jusque vers l'actuel Soudan, visitant des sites où les momies sont entassées au point qu'il doit marcher dessus, affrontant des chaleurs telles que ses lunettes se brisent. Il doit constamment faire attention à la navigation, les matelots et le capitaine ayant la fâcheuse habitude de siestes incompatibles avec la surveillance du cap ; il lui faut aussi veiller à ne pas se faire voler par son guide-traducteur !

Et il écrit, consigne, dessine sans relâche. Tout y passe : l'éducation, les hôpitaux, les mœurs, les pathologies rencontrées bien sûr, sans oublier les sujets de ses études précédentes, les anomalies et particularités des organes sexuels : "Fidèle à ses premières études, écrira le docteur Duchaussoy, il rechercha les occasions d'éclairer l'anatomie et la physiologie pathologique des organes génitaux. La castration, la circoncision, l'infibulation, l'oblitération de la vulve, l'avortement, toutes ces mutilations que perpétuent l'ignorance ou la barbarie, s'offrirent à son examen".

Expédition vers la deuxième cataracte : du 17 février au 4 avril 1861

Dès le 17 février, Ernest Godard quitte Alexandrie et se rend au Caire, par le chemin de fer inauguré en 1856. Quatre trains journaliers parcourent alors les 220 kilomètres séparant les

deux villes, en six ou sept heures selon la locomotive ; puis un seul train relie chaque jour le Caire à Suez : 123 kilomètres en cinq heures, un gain de temps non négligeable en comparaison des seize heures que prenait le voyage à dos de chameau en 1843 ! Là, il équipe une barque sur laquelle il se propose de remonter le Nil jusqu'à la première cataracte, puis dans un second bateau de la Nubie jusqu'à Wadi Halfa, la deuxième cataracte.

La navigation sur le Nil est évoquée par Maxime du Camp, lors de son périple avec Gustave Flaubert : *"Nous avions loué une cange ou dahabieh, grande barque pontée, munie à l'arrière d'un habitacle contenant quatre chambres et montée par douze hommes d'équipage, un reis - patron -, et un timonier. On remonte le Nil à la voile ; lorsque le vent tombe, les hommes fixent une cincinelle au mât, se jettent à l'eau, gagnent la terre à la nage et halent le bateau"*. Pour le retour, *"on arme les avirons et on descend le fleuve en ramant."*

L'équipage de Godard comprend un capitaine, un pilote et huit matelots plus le drogman avec lequel il s'entend fort mal. Cet individu lui causera bien des soucis dans la première partie de son expédition qui devait le conduire jusqu'à la deuxième cataracte. Interprète et guide, ce personnage, d'origine levantine le plus souvent, est incontournable lors d'un voyage en Egypte. C'est lui qui fournit le bateau, qui s'occupe des repas, des visites et, en principe, de la bonne tenue de l'équipage. Celui choisi par Godard ne lui réservera que de mauvaises surprises.

Il n'est pas seul sur son bateau : pour son malheur, il fait le voyage en compagnie d'un *"anglais fou et lâche, dont le courage n'était point à la hauteur de l'opinion qu'il voulait en donner aux autres, chose fâcheuse dans un pays où il faut toujours être prêt à faire usage de ses armes."* Cet anglais ne lui laissera que de mauvais souvenirs : sale, grossier, vulgaire, il empoisonne, tout comme le drogman, cette expédition vers la deuxième cataracte. Le voyageur est équipé et le fait savoir fièrement au vice-consul qui vient le visiter dans sa barque avant le départ : *"Je lui montre mes instruments : thermomètre, baromètre et je regrette de ne pouvoir lui faire voir ma pile électrique et mon appareil photographique ainsi que mon microscope. Tout étonne le pauvre vice-consul, homme fort instruit pour le pays probablement."*

Cet équipement se complète d'un fusil et de deux paires de jumelles, bientôt inutilisables en raison de la sécheresse et de la chaleur. Il ajoute : *"J'ai deux voiles verts, deux paires de lunettes pour le soleil. Seulement, je manque de vêtements de laine blancs. Aussi devrais-je souffrir de la chaleur. Nos vêtements européens en noir ici sont désagréables au possible. Il faut de la flanelle blanche légère. J'ai des gilets de flanelle que je devrais porter afin d'éviter d'attraper du mal."*

Le 20 février 1861, Godard est à Assiout. Il assiste à l'arrivée de la caravane du Darfour, où des milliers de personnes viennent vendre ivoire, plumes d'autruche et tamarin. Le spectacle est étonnant, un peu gâché cependant par une fièvre, dix jours seulement après le début de son voyage : *"A Siout il quitte son perfide drogman, et, dans une petite barque où il n'a pour se coucher qu'un matelas sur lequel le retient une fièvre intense, sans cesse tourmenté par d'horribles petites bêtes rouges dont le contact seul le fait frissonner, il continue son voyage ..."*

Bientôt, apparaît un problème cutané qu'il néglige, comme le déplore le docteur Martin-Magron : *"Le 10 mars il touche à Esnèh. Déjà s'est déclarée à la peau une éruption qui d'abord ne lui cause aucune inquiétude."*

Le 15 mars, il est à Assouan, puis traverse le désert. *"Le 16 mars, j'ai quitté Assouan et j'ai traversé le désert qui sépare Assouan de Sellal, c'est un trajet de 2 heures. A Sellal, j'ai couché dans ma nouvelle Dahabieh. Car la nôtre ne pouvait passer la première cataracte."*

Le 17 mars vers midi, nous avons mis à la voile au-dessus de Sellal [île de Sehel], le Nil est admirable et rien ne peut en donner l'idée - bientôt nous avons passé devant l'île de Philae où on voit un temple égyptien admirable. Le soir notre Dahabieh s'est arrêté à Edahman.

Le 18 au matin nous passions devant le temple d'Embod [Debod] à 9 h moins 10 m. Nous passions devant le temple de Tefa [Taffa] et peu après nous étions dans les rapides d'Agata el Kalapiche. Vers 10 h, nous étions devant le temple de Kalabschée [Kalabscha].

Vers 1 h de l'après-midi, nous étions sous le tropique du cancer - à 3 h, nous étions en vue du temple de Gerf Hetzed [Gerf Hussein] - à 5 h 40, nous étions devant le temple de Dakkeh [El Dakka]. Ce temple paraît fort bien.

Le 19 à 10 h 32 nous passions devant le temple de Sebah [Wadi es-Sebu'a], à 8 h moins ¼, nous étions à Korosko.

Le 21 mars le voyageur est devant Derr, capitale de la Nubie, et enfin : "Le 23 à 8h nous sommes devant Abou Simbel, de notre bateau nous apercevons deux temples qui sont admirables. A 5h10 nous arrivons à Wadi Halfa terme de notre voyage."

Cette première partie de son voyage aura cependant été bien pénible, marquée par les perfidies répétées de son drogman qu'il menace "de la prison, de l'amende et des coups de bâton", comme par l'excessive chaleur !

Godard reconnaît d'ailleurs que la saison n'était peut-être pas propice pour une telle expédition : « *J'étais dans ce pays à un moment de l'année pendant lequel un Européen ne se risque dans un pareil voyage ; nous avons eu des chaleurs horribles et j'ai pu faire à ce sujet des études pleines d'intérêt. La chaleur et la sécheresse étaient telles que mes deux lorgnettes et la crosse de mon fusil ont éclaté.* »

Aux problèmes de son équipage et à la chaleur, s'ajoutait un autre inconfort : "Il était tourmenté par une quantité innombrable de petites mouches qui pénétraient d'autorité, comme il le dit, dans ses narines et dans sa bouche."

Mais ce n'est pas tout, l'éruption cutanée, négligée au début, va se révéler bien plus redoutable que Godard ne le pensait : "il venait de reconnaître que cette éruption, à laquelle il n'avait d'abord fait aucune attention, était une horrible maladie inconnue dans nos pays, mais assez commune en Egypte : le bouton du Nil."

Le bouton du Nil, ou bouton d'Alep, de Jéricho ou encore d'Orient, est une affection due à un parasite (*leishmania tropica*) transmise principalement par les phlébotomes (petits insectes munis d'une paire d'ailes) dans le bassin méditerranéen. Elle est caractérisée par l'apparition de boutons durs et rouges sur les parties découvertes du corps, qui se transforment en lésions suintantes, cicatrisant difficilement.

Mais que savait le voyageur de l'origine de cette affection ? Sans doute guère plus que la description qu'en faisait Pierre-Nicolas Hamont dans son ouvrage de 1845, *L'Egypte sous Méhémet-Ali* :

"Le bouton du Nil atteint les étrangers comme les indigènes. Les habitants l'attribuent à l'usage des eaux nouvelles et troubles du fleuve. L'observation repousse cette opinion qui est généralement admise. Si l'eau du Nil, en boisson, pouvait causer, en été, la maladie dont nous parlons, celle-ci devrait attaquer tous les indigènes, et cependant il n'en est pas ainsi. Les habitants de la Haute-Egypte ne contractent pas ou n'ont que fort rarement l'exanthème qui se nomme Hab-el-NiL. Dans la Basse-Egypte comme dans la Haute, les gens riches ont la précaution de faire filtrer, une ou deux fois, l'eau qui leur sert de boisson, et quoique le liquide soit très clair, limpide, les gens riches dans la Basse-Egypte sont loin d'être exempts du mal qui paraît chaque année. Il existe donc une autre cause du mal; cette cause est inconnue."

Le 25 mars, c'est un oedème de la glotte qui le tourmente :

"Ce matin, mal à la gorge, j'ai eu froid cette nuit. A neuf heures et demie du matin, je cautérise mes deux amygdales, mais surtout la gauche. Fièvre intense, cent pulsations. A quatre heures et demie, j'étouffe; l'épiglotte distendue par la sérosité appuie sur l'isthme du gosier, et je m'aperçois que j'ai un horrible œdème de l'épiglotte. Je l'incise à trois reprises différentes avec des ciseaux, et ce n'est pas sans grandes difficultés, puis avec mes deux index j'exprime la sérosité qui la distend. Je perds du sang par les blessures que je me fais, je suis affreusement pâle. Je me mets au cou des ventouses sèches dont je ferai des vésicatoires afin d'attirer la sérosité au dehors. Je me purge avec la limonade Rogé. J'ai une amygdalite violente avec œdème considérable de l'épiglotte. Pourvu que je puisse enrayer le mal à temps !"

Il faut croire aux vertus de la limonade purgative citromagnésienne de Rogé Delabarre, un pharmacien français du XIXe siècle, puisque Godard finit par arriver, malgré mille difficultés, au terme de la première partie de son expédition : la deuxième cataracte.

"Le 23 il relâche à Ouady-Halfa, fait une excursion jusqu'à Derri, capitale de la Nubie, et, après quelques jours de repos, il s'embarque de nouveau pour revenir au Caire."

Non sans difficulté, comme le rapporte son ami Ollivier-Beauregard : *"Le drogman qu'il avait pris à son service avait résolu, de concert avec les matelots de son équipage, de voler le voyageur, puis de le retenir prisonnier ou de l'abandonner dans le désert. Godard déjoue le complot tramé entre ces misérables, et, le pistolet au poing, il les fait rentrer dans le devoir."*

Si Ernest Godard raconte en détails ces péripéties "domestiques" dans ses lettres à sa mère, il prend bien soin, en même temps, de la rassurer, conscient des soucis qu'elle se fait, à Bordeaux, au sujet de la santé de son aîné Philippe et des inquiétudes qu'elle nourrit pour son plus jeune fils, en Egypte. Ainsi, le 27 avril 1861, tout en grattant furieusement ses éruptions douloureuses, il lui fait un pieux mensonge : *"J'ai quitté hier Esneh et suis arrivé en parfaite santé sur la propriété de M. Monié, le consul français de Louqsor."*

Le retour vers le Caire : Mai et juin 1861

Ces pénibles péripéties et les premiers soucis de santé n'empêchent nullement l'explorateur de visiter la Vallée des rois et ses tombes dont celles de Sethi I^o et de Ramsès III. Devant la nécropole de Gournah, sur la rive Ouest du Nil, face à Louxor, un spectacle édifiant s'offre à ses yeux :

"Momies, fragments de momies, bandelettes, jonchent la route qui les dessert, et tout cela fait un état curieux... Les habitants de Gournah n'ont d'autre industrie que la découverte des tombeaux, et c'est une fortune en effet que la sépulture de toute une génération. Ils délaient les momies, vendent les bijoux précieux qu'ils trouvent, et vivent ainsi de la dépouille des morts."

Le docteur Godard fait de nombreuses mesures anthropométriques et étudie les effets du hachisch :

"L'usage du haschisch s'est répandu dans les villages ; les enfants commencent à en prendre. Les femmes n'en usent pas, excepté celles qui font la vie ; un mari ne le permettrait pas à sa femme. L'usage du haschisch se généralise de plus en plus ; pour ceux qui en usent il devient un besoin impérieux. [...] Avant de me mettre au lit, j'ai pris à la fois deux pilules d'habé-amber. Aussitôt

j'ai éprouvé de l'étonnement et j'ai eu une violente érection sans désirs vénériens. Je sentais quelque chose d'extraordinaire en moi, sans me rendre bien compte de ce dont il s'agissait. Je me suis endormi ensuite; j'ai dormi sans rêves.[...] Pris à l'intérieur et seul, le haschisch n'excite pas au rapprochement sexuel, mais si vous êtes avec une dame, il vous y pousse."

Le 10 mai, il écrit à ses amis, toujours sobre dans ses plaintes : "A côté de Louqsor, j'ai eu l'ophtalmie double d'Égypte..."

L'ophtalmie d'Égypte a été décrite par de nombreux auteurs, parmi lesquels Jean-Dominique Larrey, chirurgien en chef de l'Armée d'Orient, dans son célèbre *Mémoire sur l'ophtalmie régnante en Égypte* en 1801, mais c'est la description clinique de E. Meyer, en 1866, qui est la plus parlante :

"Sur la conjonctive palpébrale, on constate la vascularisation ainsi que la turgescence de la muqueuse couverte de petites papilles proéminentes, rouges et tuméfiées. Entre les papilles, on découvre de petites taches blanchâtres, rondes, de la grandeur d'une tête d'épingle. L'injection sous-conjonctivale indique la disposition de l'inflammation à se propager sur la cornée. L'affection est accompagnée de douleur, de larmoiement et de photophobie telle que les malades ne sont pas capables d'ouvrir les paupières. L'état rugueux de la conjonctive provoque des altérations notables de la cornée. Cette forme de granulations est celle que l'on désigne sous le nom d'ophtalmie d'Égypte. Les altérations des paupières et de la cornée produisent des troubles sérieux de la vue et peuvent donner lieu à de la cécité."

Ces douleurs oculaires seront tenaces puisque, encore le 22 mai, il reconnaît :

"Cette nuit, j'ai beaucoup souffert de mon œil gauche. J'ai une blépharite fort intense. Quand je me réveille, mes paupières sont enflées; à l'angle interne, j'ai une quantité considérable de muco-pus épais, sécrété par la face postérieure de ma paupière inférieure. Chaque fois que je pleure, je me sens soulagé. A plusieurs reprises je mets du collyre. J'éprouve des douleurs atroces à l'angle externe des paupières, comme si on me brûlait avec un fer rouge. Dans la nuit, je prends un gramme cinquante centigrammes de poudre de jalap, ce qui me procure le matin trois ou quatre selles."

Cette formule purgative à base de Jalap tubéreux, dont la fleur ressemble à celle du liseron, en dit long sur la pharmacie dont disposait le voyageur qui part, malgré tout, visiter les travaux de l'isthme de Suez où il découvre des centaines d'ouvriers atteints du typhus, qu'il tente de soigner. Nous le verrons plus tard critiquer avec virulence, et les travaux et le concepteur du canal. Il attrape la maladie mais réussit à en guérir. Il rappelle ici qu'il avait déjà rencontré le typhus à Port-Saïd : "*Lors de mon premier passage à Port-Saït, j'avais remarqué une grande mortalité (affection typhique). Tous ces malheureux mouraient sans secours. On voyait les mourants se coucher là où, une heure après, on voyait leur cadavre."*

Ce qui ne l'empêche pas de poursuivre ses travaux :

"Ce n'est pas un touriste que notre cher voyageur, c'est un anatomiste, c'est-à-dire un chercheur minutieux, et toujours si bien anatomiste que, bravant les colères et les préjugés des Égyptiens, il disséquait sous leur ciel brûlant des organes d'eunuques et des membres atteints d'éléphantiasis."

Si l'on se souvient de l'intérêt de Godard pour les anomalies des organes génitaux, alors qu'il était encore un jeune interne parisien, on imagine sa satisfaction de l'observation qu'il

put faire, le 16 mai, à El Kantara, localité à 50 km au sud de Port-Saïd : "J'ai pu disséquer un Eunuque ; J'emporte la pièce en France."

Il dit aussi vouloir poursuivre et compléter ses études sur l'éléphantiasis à Damiette, avant de poursuivre son voyage à Beyrouth, Smyrne, Damas, ...

L'itinéraire mythique tracé par Gustave Flaubert et Maxime Du Camp quelques années auparavant et suivi, depuis, par de nombreux voyageurs.

Il n'aura pas le temps d'aller jusque dans ces contrées éloignées, mais les dessins d'éléphantiasis qu'il a réalisés à Damiette sont saisissants :

L'éléphantiasis désigne une augmentation considérable du volume d'un membre ou d'une partie du corps. Il s'agit d'un lymphœdème, dur et chronique, qui est un épanchement de la lymphe en dehors du système lymphatique, dans les tissus sous-cutanés.

Dans les pays tropicaux, il s'agit d'une complication chronique et grave d'une filariose lymphatique, maladie parasitaire qui concernait, en 2007, plus de 120 millions d'êtres humains, dont un tiers sur le continent africain. La maladie est causée par un vers nématode, dont les larves sont transmises par piqûre de moustiques.

Durant son voyage en 1862, Godard ne pouvait connaître l'origine de cette pathologie, puisque c'est en 1866 que le médecin allemand Otto Wucherer a prouvé la présence de microfilaires, ou de larves filaires, dans l'urine des malades. Plus tard, en 1876, Joseph Bancroft découvrira la forme adulte du parasite et, en 1878, Patrick Manson observera le développement de *W. bancrofti* chez les moustiques du genre *Culex*.

Une localisation de cette filariose est particulièrement impressionnante : l'éléphantiasis du scrotum, dessiné aussi par Godard :



Si les pathologies décrites par le docteur Godard sont saisissantes, les pathologies qu'il a subies ne le sont pas moins, comme la suite de son voyage va le montrer.

De juin 1861 à avril 1862 au Caire : Fièvre, diarrhée, typhus, ... !

De retour au Caire, le voyageur souffre à nouveau de fièvre et de diarrhée, et c'est dans ce contexte déjà bien pénible que survient la triste nouvelle qui va l'affecter profondément. Le 15 juin, il poste à sa mère une lettre dans laquelle il évoque la santé déficiente de son frère, et avance une explication : *"Philippe s'est laissé vieillir trop tôt et l'absence de fatigues corporelles et intellectuelles est sans contredit pour quelque chose dans la maladie qui le fait souffrir."*

Il se désole, pour ses parents, de l'absence prévisible de descendance dans cette famille, aucun des quatre garçons n'étant encore marié : *"Je plains ce pauvre Philippe car il vit dans un tel état d'isolement que la maladie devient doublement pénible. S'il était marié, ce serait autre chose. Mais il paraît décidé que la famille doit s'éteindre un peu par notre faute."* Il se livre même un peu plus : *"Pour mon compte, je t'assure que je me marierais si je trouvais quelqu'un qui eut de l'affection pour un gros original. Mais je t'avouerais que j'aimerais à trouver une femme qui sut parler d'autres choses que de robes et de dentelles."*

En écrivant ces mots, Ernest ne savait pas encore que son frère aîné était déjà décédé, le 27 avril. C'est en effet le jour même où il expédiait son courrier à sa mère qu'il récupérait, à la poste du Caire, un paquet de lettres restées en souffrance à Alexandrie, dont il ne prend connaissance qu'au retour à son hôtel. L'une de ces missives lui apprenait la triste nouvelle, dont le docteur Martin-Magron analyse la portée : *"Lié avec lui de l'amitié la plus tendre, le chagrin qu'il ressentit de cette perte hâta le développement d'une maladie qui devait, pendant quatre mois, lui causer d'horribles souffrances."*

Très affecté, pour lui-même comme pour sa famille, Ernest Godard aura à coeur de l'épargner encore plus, sans cacher la vérité à ses amis, comme en témoignent ces deux courriers portant la même date, le 30 juin :

A sa mère, il se plaint en termes mesurés et en ne parlant pas du véritable diagnostic qu'il connaît : *"J'ai maintenant des plaies au pied, sur la face dorsale. J'ai de plus une quantité de petites pustules pleines d'un liquide purulent, et mélangées à des papules. J'en ai à la face interne des avant-bras, au front, à la poitrine. Elles me démangent horriblement."*

Pour son ami le docteur Martin-Magron, la description de ses souffrances est plus explicite : *"Pendant deux mois j'ai été obligé de garder le lit, pendant deux autres mois je n'ai pu me lever que le soir ; six semaines durant il m'a été impossible de fermer l'œil de la nuit, et, comme j'éprouvais d'atroces douleurs, j'étais obligé, pour me soulager, de tenir continuellement mes pieds dans l'eau très froide, sans pouvoir marcher ni même me tenir debout."*

De fait, les boutons du Nil se développent, le privant de sommeil : il souffre horriblement et garde presque constamment le lit durant deux mois craignant ne pas pouvoir poursuivre son voyage dans cet état.

Quand sa santé le lui permet, il reprend ses visites et écrit. Il se lie avec un médecin égyptien, Mehmet Ali Bey, qui enseigne à l'école de médecine du Caire et qui partage avec lui son intérêt pour les anomalies des organes génitaux. Le docteur Godard consulte avec son confrère et peut ainsi observer de nombreux eunuques, dont il laisse des dessins.

Dans ce calvaire, il s'octroie, bien heureusement, quelques satisfactions, comme le 10 août, quand il relate à sa mère la foire de Tantah et profite du spectacle des danseuses

orientales : *"Je donnais aux danseuses des cafés, qui me faisaient les agaceries d'usage, à chacune trois sols. J'étais économe, tu vois, mais il y en a tant ! Aux belles danseuses je donnais environ 65 c."*

Cette petite chicanerie d'argent dont il se réjouit fait sourire quand on connaît les sommes qu'il a dû dépenser pour l'achat d'antiquités !

A plusieurs reprises, Godard évoque dans ses courriers les danseuses de harems et les ventes d'esclaves - il était en mission ! - Il a même négocié l'achat de femmes ou de très jeunes filles, comme le 16 mars :

"Aujourd'hui, j'ai pu pénétrer chez un marchand d'esclaves blanches. J'en ai examiné huit, les malheureuses se tenaient le long de la muraille, elles étaient habillées de leur mieux et leurs regards sollicitaient un acheteur. Deux avaient 15 ans environ, trois de 12 à 13 ans, une avait 10 ans et la plus petite paraissait âgée de 6 à 7 ans. J'ai demandé le prix des deux plus grandes, on m'a demandé pour chacune 3500 francs. Le bon musulman qui m'accompagnait me disait d'offrir 1500 francs. Je n'ai pas osé dans la crainte qu'on me prenne au mot. Qu'aurais-je fait de mon acquisition grand Dieu !"

Quoi qu'il en soit, les descriptions de ces scènes sont très proches des relations de membres de l'expédition de Bonaparte en Egypte et en Syrie, comme Bernoyer évoquant son émotion quand un marchand, observant le peu d'intérêt du client pour les esclaves qu'il présentait dans son établissement, le fait monter à l'étage : *"Alors, je m'approchais de l'une d'elles et, pour ne pas l'effaroucher, je lui souris tendrement. Délicatement, je lui soulevai le voile : je remarquai une légère résistance. Je vis briller dans ses yeux une secrète joie quand elle s'aperçut que je parcourais avec avidité toutes les courbes alléchantes et merveilleuses de son corps ..."* Suit une description très détaillée des charmes de la "marchandise". Mais le prix demandé était trop élevé pour Bernoyer ... et la belle esclave devint la propriété d'Eugène de Beauharnais !

Une autre satisfaction : le 12 septembre, Godard a le plaisir d'apprendre sa nomination comme membre de l'Institut Egyptien, fondé au Caire le 22 août 1798 sous le nom d'Institut d'Egypte par Bonaparte, et qui fonctionne alors à Alexandrie sous les auspices du vice-roi d'Egypte Saïd Pacha.

Pendant tous ces mois, il prend des notes pour son *Mémoire*, mais il continue de souffrir de maux multiples et incessants et ses carnets égrènent, au cours des semaines et des mois, ses soucis de santé : *"Vers le 15 septembre j'allais mieux, quand, brusquement, à la suite d'un refroidissement, mes ulcères se sont rouverts, et il m'a fallu de nouveau garder le lit sans pouvoir y goûter le sommeil. Cet état a duré jusqu'au 1er novembre."*

Les boutons du Nil ont une caractéristique bien pénible : leur chronicité. Et quand s'y associent les fièvres du pays, une lassitude bien compréhensible s'installe, ce qui ne le détourne pas de sa mission, bien au contraire ; le 16 novembre 1861, il confie au docteur Robin :

"Je viens d'écrire à Mr Geoffroy Saint-Hilaire, pour obtenir une nouvelle prolongation de congés, car j'ignore quand l'état de ma santé me permettra de continuer mon voyage. En plus de mes boutons, depuis une douzaine de jours, j'ai la fièvre du pays qui sévit depuis que le Nil commence à diminuer."

Et il poursuit :

"Je ne vous décrirai pas les boutons du Nil, sachez seulement que c'est une maladie du pays sévissant avec force sur les Européens en persistant des mois entiers (depuis 6 mois j'en souffre). Le

bouton du Nil est à peu près la même chose que le bouton d'Alep [...] Actuellement, je suis un petit peu mieux mais je ne puis marcher, mes ulcères donnent toujours du pus et je ne sais quand je pourrai quitter ce pays peu favorable aux Européens."

Il se plaint aussi du peu d'aide qu'il reçoit de la part des autorités françaises en Egypte et, incorrigible, il fait de nouveaux projets : *"Quoique chargé d'une mission, j'ai trouvé moins que de l'appui au consulat du Caire. J'espère partir dès que j'aurai les jambes en bon état ; Je pense aller visiter la Syrie et la Turquie."*

Parfois cependant, le moral commence à flancher : *« ...je suis malade, j'ai les fièvres du pays. [...] On m'avait prédit que je ne reviendrais pas de la Nubie. »*

Beaucoup d'autres seraient revenus en France, mais Godard n'est pas genre à baisser les bras et il est investi par une mission, dont la durée d'ailleurs n'était pas définie à l'avance. Ainsi, le 19 août 1861, s'il est question d'un séjour qui devrait s'achever prochainement : *"Dans deux mois, quand je serai près de toi, je te raconterai tout cela"*, il n'en est plus question le 8 décembre 1861 : *"Plus j'apprends, plus je veux apprendre ce qui prolonge malgré moi mon séjour au Caire, le champ de l'observation s'élargit chaque jour."*

Et le 3 janvier 1862, ce seront de nouvelles justifications à sa mère qui, sans doute, le presse de revenir à Bordeaux : *"On ne vient pas en Orient tous les jours et quand on fait un pareil déplacement il faut en profiter. D'autre part je veux aller en Turquie et en Syrie."*

Cette ténacité dans l'adversité, cette persévérance malgré les souffrances gardent leur part de mystère. Charles Robin s'interrogeait dès avant son départ : *"Par quelles secrètes influences de la douceur et d'insinuations persuasives a-t-il vaincu des résistances jusque là restées entières ? Nul ne le sait ou ne le dira."*

Mais il les a vaincues."

A la fin du mois de novembre, c'est maintenant le ver de Médine qu'il contracte. Dans une lettre à Charles Robin, il commence en explorateur : *"Je m'aperçois que dans ma lettre je ne vous ai point parlé des immenses Monuments de la Vieille Egypte. en vous montrant de beaux dessins, je tâcherai de vous les expliquer"*, avant de lâcher, sobrement, quelques lignes plus loin : *"J'ai le ver de Médine."*

Le ver de Guinée, ver d'Afrique ou filaire de Médine, est un ver rond filiforme dont la femelle, de très grande taille, vit sous la peau et est responsable de la dracunculose. L'homme s'infeste en ingérant de l'eau ou des crustacés aquatiques infectés par la larve du ver. Les larves se libèrent dans le tube digestif, et migrent vers le tissu sous-cutané. Au bout de plusieurs mois, quand la peau est en contact avec de l'eau, le ver femelle s'abouche à la peau pour libérer des nouvelles larves dans l'eau. Les symptômes sont ceux produits localement par le ver qui libère des larves. Après ou pendant un bain, un ulcère douloureux se crée, permettant l'expulsion de larves. Cette ulcération peut s'infecter entraînant des suppurations.

Le traitement consiste à enlever les vers par une méthode mécanique. Le ver est extirpé progressivement par traction tous les jours, car il mesure jusqu'à 80 centimètres, et il ne faut pas le rompre sous peine de réactions inflammatoires et infectieuses.

A la lecture des lettres de Godard, tous ces longs mois apparaissent comme un mélange de graves soucis de santé et d'expériences exaltantes. Ainsi, fin décembre 1861, il est invité à un dîner splendide donné par son ami Ibrahim Bey : par une attention spéciale, il a pu voir, dans le harem, la mère et la soeur de son hôte "à une fenêtre, à visage découvert."

"Il est ainsi le premier Européen à pénétrer dans un harem pour soigner la femme d'un sultan, il a pu contempler, suprême honneur ! le visage de la femme et de la sœur d'Ibrahim-Bey" s'extasie le docteur Martin-Magron.

Cette anecdote est révélatrice des fantasmes de l'occident envers les mystères voilés de l'Égypte, comme le rapporte N. Le Guern au sujet du peintre Horace Vernet qui aurait réussi à s'introduire dans le harem du vice-roi ... grâce à la photographie ! Muhammad 'Ali aurait appris à manipuler le daguerréotype, *"étudiant soir et matin les procédés du nouvel art"*; tentant de photographier sans succès dans son harem (le peintre lui avait malicieusement fourni des plaques de cuivre non iodées, et donc non sensibilisées), *"il envoie chercher par un esclave l'éminent artiste, qui arrive avec l'empressement qu'on peut imaginer" !*

Les semaines passent, les observations se poursuivent, les notes s'accumulent, les acquisitions archéologiques s'augmentent et les visites font l'objet de descriptions riches et précises, comme celle des pyramides de Gyseh le 8 mars 1862 :

"J'ai été aux Pyramides de Gyzeh, dans un espace assez étendu il y a huit Pyramides dont trois grandes. J'ai pénétré dans la plus grande que j'ai visitée dans les plus petits détails. Presque tout le temps on marche accroupi, ou à quatre pattes tiré et poussé par des Bédouins. Avant d'entrer j'avais confié mon argent et ma montre à un ânier et devant mes guides j'ai chargé mes révolvers, car les Bédouins vous dévalisent parfois et toujours vous font mille frayeurs pour vous rançonner aisément. Ainsi dans les couloirs immenses parsemés de puits ils éteignent les lumières, ils vous abandonnent, seul, et vous soutirent l'argent qu'ils veulent. Grâce à un Bédouin que j'avais soigné autrefois et qui a tenu à me guider lui-même avec deux autres gaillards et un Bédouin qui de temps en temps me donnait à boire, cela s'est bien passé. Ils ont été pour moi aussi obligeants que possible et nullement importuns. Dans les pyramides le moindre faux pas nous coûterait la vie, il faut s'abandonner aux guides. Tout d'abord on monte sur le flanc de la Pyramide puis on escalade, et non sans émotion on s'engage dans le couloir qui descend lentement qu'il faut se tenir en avant et en arrière, au fond de ce couloir il faut tourner à droite, passer à côté d'un puits, escalader un vrai puits à côté du fameux puits puis remonter dans un immense couloir qui mène dans la chambre de la reine. Pour monter dans la chambre du roi, il faut gagner un petit rebord large de trente centimètres lisse comme de la glace, rapide, et côtoyer un trou pendant une vingtaine de mètres, J'avoue que j'hésitais à m'engager dans un pareil passage, puis, après avoir remonté un couloir à quatre pattes, on atteint la chambre du roi. Si ce couloir est difficile et périlleux, la descente est effrayante aussi au retour j'avais le vertige, et je ne pouvais plus marcher sur la fameuse baguette. J'ai été sur le point, ne pouvant plus repasser par l'endroit par où j'étais passé, de me laisser tomber le long d'un mur dans les bras des Bédouins. J'avais un horrible vertige, enfin j'ai fermé les yeux, j'ai tourné la tête du côté du mur et j'ai passé sans encombre. Mes amis les Bédouins placés au-dessous du pont où j'ai passé étaient prêts à me rattraper. Un autre endroit plus dangereux encore est le passage au retour à côté du puits. Là j'ai dû m'asseoir au-dessous du puits, un bédouin m'a pris dans ses bras, m'a fait passer au-dessus du puits, en me tenant avec une seule main et il m'a déposé du côté opposé sur un rebord d'où d'autres Bédouins m'ont fait descendre. Dans ce puits d'une très grande profondeur un Anglais est tombé il y a quelques années m'a-t-on dit. Peu de gens vont dans les Pyramides, et franchement je le comprends : avec des échelles et quelques planches, ce serait chose assez facile, toutefois il faudrait couvrir le fameux puits. Souvent les Bédouins arrivés au retour devant le fameux puits vous saisissent et vous tenant sur l'abîme vous demandent un Baschick (pour boire); inutile de dire qu'on leur accorde ce qu'ils veulent et ça se comprend. Mes amis les Bédouins m'ont ensuite descendu dans plusieurs tombeaux. Je ne suis point monté sur la grande pyramide parce que je suis sujet au vertige. "

Il est manifeste que le docteur Godard est loin d'avoir partagé avec Bonaparte le désir de passer une nuit, seul à l'intérieur de la chambre du roi, quand il visita Gizeh durant son expédition sur le Nil, en 1798 ...

Critique des méthodes de Ferdinand de Lesseps

Depuis juin 1861, Ernest Godard réside donc au Caire, poursuivant ses travaux et continuant ses visites, du moins quand son état de santé le lui permet. Il s'intéresse beaucoup au chantier du canal de Suez, et ne cache pas ses critiques au sujet de ce projet, comme de son concepteur, particulièrement pour ce qui a trait à l'état sanitaire des ouvriers :

"Au mois d'avril [1862], un cheick renvoya 1800 individus affectés du typhus et venant de la province d'Ednes en travailleurs libres. Amenés à coups de bâton, ils étaient arrivés dans l'état le plus pitoyable. A partir de ce moment, l'épidémie a frappé tout le monde. [...] Aux mois d'avril et de mai, au moment où M. de Lesseps soutenait que l'on vivait plus longtemps dans l'Isthme qu'en France, au moment où il disait qu'on avait perdu 2 hommes sur 10000. Mensonge indigne !! Il y avait épidémie et typhus et des fièvres typhiques là où on proclamait la santé excellente. [...] Le chiffre de 250 malades était-il exact ? Très certainement non, car à ce moment on ne prenait plus les noms des mourants. Et la mortalité était effrayante. [...] Sauf la pharmacie de Port Saït et celle du Seuil, les autres n'ont rien, pas même de linge ou à peine de linge ; les médicaments les plus simples n'existent pas. Nous voilà loin des beaux rapports de M. de Lesseps."

Le nombre d'ouvriers égyptiens morts des suites de maladies ou de la pénibilité des travaux reste, encore aujourd'hui, un sujet de débat, lié au manque de fiabilité des sources accessibles. On a estimé qu'un million et demi d'Égyptiens participèrent à la construction du canal et que plus de 125 000 y moururent, principalement du choléra, mais ces chiffres furent critiqués, considérés comme étant très exagérés. Il n'en reste pas moins que les maladies sur le chantier étaient nombreuses, surtout avant la réalisation du canal d'eau douce. L'hépatite, la dysenterie, les embarras gastriques et l'ophtalmie étaient les plus courantes, sans compter les épidémies qui ont sévi à plusieurs reprises telles que le typhus, la dysenterie et surtout le choléra.

Le docteur Godard est certes un aventurier, mais il reste un médecin et il soigne, comme il peut, les malades du typhus. Cette maladie, dont le nom vient du grec τυφος *typhos* : « stupeur, torpeur », est provoquée par des bactéries de la famille des *Rickettsies*. Elle est transmise aux humains par la morsure ou piqûre d'acariens (tiques notamment), de puces et des poux de corps. Les symptômes sont une fièvre importante, des maux de tête et un état d'hébétude et de stupeur. Dans les pays tropicaux, le typhus est souvent confondu avec la dengue.

Comme cela était prévisible, il ne tarde pas lui-même à tomber malade :

"Le 17 mai, passant dans ce campement, j'allai visiter ces malheureux. [...] ils avaient tous la même chose (Typhus). Et pas les moindres soins, pas même d'eau douce, de matelas, de couverture pas du tout. Allons donc ! Encore moins de médicaments mais qui les aurait administrés ?... On ne pouvait leur donner autre chose que de l'eau saumâtre. Je les ai examinés tous avec grand soin. Immédiatement, je me suis senti mal à l'aise, j'avais le pressentiment que j'étais pincé. J'ai continué ma route. Et le 18 j'allais mal. Dans la nuit du 18 au 19, j'avais le délire et, le 19, j'avais une forte fièvre et les mêmes accidents que les malheureux que j'avais essayé de soulager. Du 19 au 24, j'ai eu

la fièvre avec délire quand j'étais seul. Douleurs violentes de la tête, affaissement moral et intellectuel, courbature générale, douleur de Reins atroce, tintements d'oreilles ;...étant seul, j'avais des hallucinations fort curieuses. Je devenais littéralement fou. J'avais la langue blanche et épaisse ; j'avais des envies de vomir."

Entre soins aux malades et souffrance personnelle, Godard a vent de la présence du comte de Chambord, qui vient visiter les travaux de l'isthme de Suez. A la façon dont il relate cette excursion, on perçoit qu'il est tout sauf légitimiste :

"M. le Comte de Chambord est arrivé ici le 12 et a été reçu le 13 par le Vice-Roi ; hier 15, il a été reçu à Suez et ce matin 16, à 5h du matin, il part, m'a-t-on dit, pour la Haute-Egypte avec deux bateaux à vapeur fournis par le Vice-Roi. M. Mariette, fort flatté de l'accueil du prétendant, est, dit-on, devenu légitimiste ; il accompagne avec un bateau à vapeur le Comte de Chambord, pour lui expliquer les Monuments de l'Egypte : le voyage doit durer 10 jours.

Je ne sais si ces nouvelles vos intéresseront, quoi qu'il en soit, je vous les communique.

L'arrivée du Comte de Chambord a causé fort peu d'émotion. Je ne connais qu'un rare légitimiste qui ait été le voir ; Plus un farceur qui s'est fait annoncer. Je dis un farceur car il s'agit d'un Dervich sans importance.

M. de Lesseps a été reçu par le Duc de Bordeaux qui veut aller voir les travaux du Canal de Suez dont il est un des actionnaires, ce qui n'est pas le plus beau de son affaire car les travaux marchent mollement et sans vigueur."

Enfin, vers la fin du mois de mai, Godard éprouve un mieux, grâce à l'emploi du sulfate de quinine dit-il. Il a aussi la satisfaction de recevoir deux diplômes, dont celui de Lisbonne qui l'admet comme membre correspondant de la Société des sciences médicales. Il tient à préciser qu'il n'avait pas sollicité cet honneur d'une société et d'une ville "où je ne connais même personne".

Il forme de nouveaux projets, en particulier se rendre à Damiette :

"Et le 28 ou le 29 je suis parti pour Damiette où j'ai dû me traiter encore une douzaine de jours. Le changement d'air m'a fait le plus grand bien. du sulfate de quinine m'a rétabli complètement [...] la convalescence a été longue."

Juin et juillet 1862 : Etude de la lèpre à Damiette, puis à Jérusalem

Godard quitte donc Le Caire, couche une première nuit à Tantah, puis arrive par le chemin de fer à Samanhoud. Là, il prend un petit vapeur qui le conduit à Damiette.

Le docteur Martin-Magron rend compte du séjour de son jeune ami qui étudie la lèpre et soigne les lépreux :

"Après avoir visité la plupart des villes du littoral de la Méditerranée, pris partout des observations sur les mœurs et les coutumes des habitants et colligé à prix d'argent les choses les plus rares, il retourne à Damiette où, pour étudier la lèpre, il vit, si je puis ainsi dire, avec les malheureux qui en sont atteints. [...] c'est avec des hommes atteints d'une maladie si horrible que notre courageux collègue passe, durant plus d'un mois, dix heures par jour, penché sur leur corps qu'il touche de ses mains et dont il approche assez pour examiner à la loupe les plaies dégoûtantes qui les couvrent."

La lèpre, ou maladie de Hansen, est une maladie infectieuse due à une bactérie proche de l'agent responsable de la tuberculose, qui sera identifiée par le Norvégien Gerhard

Armauer Hansen en 1873. Elle touche les nerfs périphériques, la peau et les muqueuses, provoquant des infirmités sévères. La lèpre fut longtemps incurable et très mutilante, entraînant en 1909, à la demande de la Société de pathologie exotique, « l'exclusion systématique des lépreux » et leur regroupement dans des léproseries comme mesure essentielle de prophylaxie. Endémique dans certains pays tropicaux, en particulier d'Asie, la lèpre est une maladie peu contagieuse, aujourd'hui traitable par les antibiotiques. Godard laissera des dessins saisissants de lépreux, dont le réalisme rejoint la qualité de la photographie:



"Ces gens, écrit-il, sont d'une tristesse qui arrache l'âme, d'un mutisme effrayant ; les plus malades l'air ont de cadavres ambulants et répandent autour d'eux une odeur des plus infectes. Ils vivent dans les rues et couchent dans la poussière, n'ayant pas même de nattes pour reposer; ils ont des ulcères aux parties saillantes de leur corps."

Lui-même vit dans des conditions misérables, comme il ose maintenant l'écrire à sa mère : *"Si tu connaissais Damiette et la chambre que j'habite, tu croirais que je suis fou pour rester dans un pareil endroit, et tu aurais raison. L'air pénètre à peine dans ma chambre."*

Damiette est loin d'être un lieu de villégiature idyllique à cette époque, comme en témoigne une lettre du 17 octobre 1822 d'un voyageur téméraire, Edouard Ruppel, qui faisait des observations astronomiques en Egypte :

"Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire de Damiette le 31 juillet, et de vous envoyer le journal de mon voyage à Ahaba, j'ai eu à lutter contre bien des adversités. J'ai parcouru en bateau pendant quatre jours le lac Menzalée pour y faire mes observations d'histoire naturelle, lorsqu'une dysenterie des plus violentes vint m'assaillir, ainsi que mon compagnon de voyage M. Hey, et un de mes domestiques. A notre retour à Damiette, nous étions tous les trois sur le grabat. Pour un mal tel que le nôtre il n'est point de séjour plus détestable que Damiette où la proximité du lac Menzalée, et les rizières submergées qui entourent la ville, empestent continuellement l'atmosphère."

Si tous les voyageurs au Proche-Orient du 19^e siècle n'ont pas été malades, Ernest Godard ne fut point le seul !

Et puis, s'il était un aventurier, il restait avant tout un médecin, soignant comme il pouvait les malades, et contractant leurs maladies. Si l'issue n'avait pas été dramatique, on sourirait à la lecture d'une réflexion à sa mère, en novembre 1861, qui le montrait plus précautionneux pour les autres que pour lui-même : « *J'apprends avec peine que Monsieur Roger est malade. Ne fumait-il pas beaucoup ? Ne buvait-t-il pas d'ordinaire un verre de Cognac après son dîner ? Voilà ce qui amène ces accidents.* » !!!

Il reste bien heureusement des satisfactions dans les expéditions qu'il a encore le courage de faire. C'est entre Damiette et Port-Saïd qu'il a la bonne surprise d'observer des mirages, dont il a laissé des notes dans ses cahiers : "*Rien n'est plus fantastique*" écrit-il, et il précise : "*Une fois, nous croyions apercevoir des roches, c'était une bande de flamants. Bientôt, nous avons constaté notre erreur, mais alors les flamants paraissaient gigantesques et montés sur d'énormes pattes.*"

La fatigue, cependant, et un peu de lassitude se font sentir : "*C'est un rude métier que de voyager comme je le fais*", reconnaît-il.

Pendant tout ce temps, Godard a accumulé les antiquités, collecte qu'il n'évoque que très rarement dans ses lettres, et encore, en termes mesurés : "*Je voulais envoyer au Havre des bibelots que je rapporte de l'Orient, par bibelots je veux dire des antiquités.*" Mais il a déjà en tête leur destination quand il écrit à sa mère : "*Merci pour tes renseignements sur le musée de Bordeaux.*"

Alors, comment s'est passé l'envoi de ces *bibelots* qui deviendront plus tard la *collection Godard* ?

Du 19 au 24 juin, Godard est à Alexandrie, à l'hôtel de l'Europe, où il classe ses achats. Homme méthodique, s'il n'a organisé aucune fouille il a récolté plusieurs centaines d'objets de l'Égypte ancienne, notant le jour, le lieu et le prix d'achat des œuvres sur un livre d'inventaire comportant 722 pièces. Il a acheté des objets dès son séjour à Assouan, mais principalement à Louxor en mai 1861, puis au Caire entre septembre et novembre 1861.

Après le numérotage et l'étiquetage de chaque objet, il expédia le précieux chargement de vingt-cinq colis à sa famille à Bordeaux, quasi clandestinement : "*A propos d'objets que je rapporte, t'ai-je écrit qu'avant de quitter Alexandrie, j'avais chargé sur le navire La Tranquille de Marseille, capitaine Fascard, en destination de Paris (en douane) 23 caisses ou colis divers. Ces colis envoyés en douane sont confiés à la maison Bravari d'Alexandrie qui a prié ses commissionnaires à Marseille MMs Chailan de faire le nécessaire. Je te dis tout cela, parce que, en cas de difficultés, on doit s'adresser à Marseille à mon ami le Dr Van Gaver rue Château Renan ou encore à Monsieur Ph. Godard père à Bordeaux. Mes colis étaient envoyés en Douane à Paris, ils ne seront pas ouverts à Marseille seulement à Paris où j'aurai de grandes facilités. L'envoi de ces colis m'a été facile d'Alexandrie. J'ai été voir le ministre des affaires étrangères auquel j'ai déclaré que j'envoyais tant de caisses d'objets prohibés à la sortie. Tant de caisses d'histoire naturelle. Scheriff Pacha m'a fait l'accueil le plus gracieux et m'a permis de sortir tout sans droits ni visite.*"

Ce n'est qu'après avoir eu la satisfaction de les voir chargés sur le navire *La Tranquille*, qu'il poursuit son expédition, et c'est sur le vapeur l'*Euphrate*, celui-là même qui l'avait conduit de Marseille en Égypte, qu'il embarque à Alexandrie pour Jaffa. De là, il se dirige vers Jérusalem où il arrive le 12 juillet, pour y éprouver une grande désillusion : suspecté d'être lui-même contaminé par la lèpre, il n'obtient pas le droit d'entrer en ville :

"*En attendant une autorisation qui lui est nécessaire pour continuer ses études sur la lèpre, il revoit ses notes, les classe et les complète. Quand, après vingt jours d'attente, il reçoit enfin cette autorisation tant désirée, il s'établit loin de la ville (car les lépreux n'entrent pas à Jérusalem), dans*

une cour qui a servi autrefois de lieux d'aisance, et là, sous un soleil brûlant, soumis à l'odeur infecte que répandent autour deux les malheureux soumis à son examen, il travaille sans relâche : aussi le cinquième jour est-il pris d'une fièvre intense qui le force à garder le lit."

Le 14 juillet, ce sont maintenant des hémorragies du nez et de la bouche qui le tourmentent :

"J'ai toujours la fièvre, mais depuis 4 jours je dors la nuit ; pendant 15 jours je n'ai pu fermer l'œil. Il y a quelques jours j'ai eu deux hémorragies nasales abondantes ; puis une hémorragie buccale, à moins que le sang ne vienne de la partie postérieure des fosses nasales. Ma langue s'est pelée complètement ; elle était d'un rouge écarlate... Comme je suis très faible, je ne puis en écrire davantage... Je veux que mes parents ignorent ma maladie, cela tuerait ma mère et cela ne me guérirait pas."

Le 31 juillet, la fièvre est intense, il ressent dans les genoux et les reins de terribles douleurs, des ulcérations se sont développées sur le côté droit de la bouche, et des plaies de mauvaise nature se succèdent à la moindre égratignure.

Il a tout juste la force d'écrire :

"J'étais cloué littéralement sur mon lit avec d'atroces douleurs dans les reins, dans les cuisses, dans les genoux. Je me croyais fichu. J'avais à chaque instant des faiblesses même dans le lit ; je ne pouvais tourner la tête."

Et pourtant, à sa mère il ment toujours et il a le courage d'écrire le 17 juillet : *"Je vais bien et t'envoie un nouveau portrait" !*

Nouveau, car il en avait déjà expédié un de Port-Saïd, le 27 mai, avec ce commentaire : *"Voici un portrait de ton serviteur. Le portrait que je t'envoie a été fait le 7 mai 1862. Dans mon portrait, je ne suis pas beau. J'avais le soleil en face et je faisais la grimace."*

Août et septembre 1862 : La fin dramatique du calvaire

Le 7 août, le mal empire ; les douleurs sont telles que Ernest Godard ne peut faire un mouvement, en raison d'une nouvelle affection : un érysipèle du scrotum.

L'érysipèle (ou éréripèle) est une infection de la peau d'origine bactérienne causée par le streptocoque beta-hémolytique, pouvant toucher également les tissus situés au-dessous de l'épiderme. La localisation au scrotum est remarquable par la rougeur violacée et le gonflement considérable qui se termine parfois par la gangrène des téguments.

De plus, des ulcérations de la bouche lui causent d'atroces souffrances, que ses amis médecins ne peuvent, si loin de lui, qu'imaginer : *"La stomatite ulcéreuse, l'œdème du pharynx, l'asphyxie, les vomissements incessants, les hémorragies que produit la moindre égratignure, tout ce triste tableau serrerait trop vos cœurs. Sans secours, sans même une eau limpide pour rafraîchir ses lèvres desséchées, livré aux sombres perspectives de l'avenir, à la tristesse de la solitude et de l'abandon, son âme a-t-elle défailli ?"*

Le 21 août, Godard écrit de Jérusalem à son ami Martin-Magron : *"J'ai eu la malheureuse idée de prendre un blanc de volaille dans mon potage. Cela a déterminé de nouveaux accidents et depuis je vais fort mal. Voici deux nuits sans sommeil. Demain il y aura 28 jours que j'ai cette fièvre continue ; heureusement que j'ai la tête libre. Hier j'ai voulu boire de l'eau rougie avec du vin de*

Bordeaux et j'ai de suite rendu le vin de Bordeaux dans mes selles, je crois, car les matières avaient la couleur et l'aspect de lie de vin."

Son aspect physique est effrayant, et il se décrit sans complaisance : *"Si vous pouviez me voir je vous paraîtrais changé, j'ai les yeux enfoncés dans les orbites, les traits tirés ; les mains sont maigries, mon ventre a filé pas mal. On a dit les Rois s'en vont, on peut dire Godard s'en va."*

Il ne se fait pas beaucoup d'illusions sur la gravité de son état : *"Si d'ici 8 jours je ne vais pas mieux, je vais tâcher de me faire porter à Jaffa, car je préfère tout risquer que de rester dans cet état : c'est à devenir fou [...] Je commence à craindre de laisser mes os ici. J'ai maigri d'une façon effrayante ; je n'ai ni mollets, ni cuisses, ni ventre ; j'ai la figure maigre, les yeux enfoncés et plus de double menton ; mon ventre ressemble à une bourse vide."*

Le 28 août 1862, il craint avoir contracté la lèpre auprès d'un malade auquel il prodiguait ses soins :

"Dans le courant de la semaine dernière, j'ai été bien malade ; j'ai eu à deux reprises d'horribles accidents nerveux. [...] La semaine dernière, j'ai eu plusieurs jours de sueurs fétides car j'ai été pincé de la fièvre de 5 à 10 minutes après avoir examiné un lépreux dont l'odeur a failli me renverser, les chemins empestaient. Un instant je me suis demandé si je n'avais pas la maladie. Avouez que pareille idée était effrayante !! [...] J'oubliais de vous dire qu'il y a 6 à 7 jours, j'ai découvert la cause de mes vomissements continuels ; j'avais une gastrite aiguë des plus violentes."

Le même jour, il se plaint à sa mère de ne pas avoir reçu de lettre d'elle depuis deux mois. Son état s'aggrave, c'est maintenant une tumeur qui apparaît au niveau du foie, vraisemblablement un abcès du foie comme il en porte lui-même le diagnostic et, avec lui, le pronostic. Dans la maladie, il reste médecin, et il reste lucide : il se trouve que, dans une lettre à ses frères du 24 février 1862, il expliquait, au sujet d'une de ses connaissances, atteinte par cette pathologie : *"Un abcès au foie est une affection très grave. Toutefois, il peut guérir s'il s'ouvre à l'extérieur où à l'intérieur, c'est à dire dans les intestins."*

Dans ces circonstances, un Français lui vient en aide, le comte de Vogüé en mission dans ces parages où il se livrait à des recherches archéologiques qu'il publia sous le titre : *Syrie centrale, architecture civile et religieuse du premier au cinquième siècle*. A peine cet excellent homme connut-il la situation de son compatriote, qu'il s'empressa de lui prodiguer les soins les plus assidus et organisa son départ.

Le 5 septembre, un triste cortège se met en route pour Jaffa. Godard est porté sur une litière par six hommes, dans les conditions d'inconfort que l'on imagine. Le lendemain, une péritonite, qu'il attribue aux secousses que ses porteurs lui ont fait éprouver, se déclare. Le 7, Godard ne se fait plus d'illusions. Certain qu'il allait succomber à cette nouvelle affection, il écrit, *"sur la route de Jérusalem, à Bal-el-Oued Ali, vis-à-vis le café"*, quatre lettres d'adieu au crayon, dont celle reproduite ci-dessous à son maître et ami Charles Robin :

"Mon cher Robin, mon bon maître et ami, ce soir ou demain je serai mort d'une péritonite générale. Je meurs 2 jours après avoir quitté Jérusalem où le 4 j'ai failli mourir d'accidents nerveux. Je meurs dans le désert, dans la litière qui me transportait. Des secousses de mes porteurs ont déterminé les accidents qui amènent ma mort. Adieu mon maître bien aimé ; Je vous embrasse ; J'embrasse M. Rayet et les amis que l'affaiblissement m'empêche de nommer."

Deux autres lettres sont adressées au docteur Martin-Magron et au docteur Guillot, qu'il nomme exécuteur testamentaire avec Charles Robin.

Mais la dernière, la plus émouvante, est destinée à sa mère, lignes sublimes, signes d'une admirable affection filiale :

"Reçois les adieux de ton fils mourant par zèle pour la science ; il lui manque la consolation des baisers des siens et surtout des baisers de sa mère. Donne un souvenir à mes amis, fais un musée de mes collections, et, plus tard, donne-le en mon nom à la ville de Bordeaux. Donne mes travaux en train, d'anatomie, à mon ami le professeur Robin ; ceux qui concernent les organes génitaux, à M. le professeur Gosselin. Adieu, pauvre mère, je t'embrasse comme je t'aime, et je songe à ta douleur en te voyant privée de l'aîné et du plus jeune de tes fils. A chaque instant je m'endors de faiblesse, espérons que je mourrai ainsi. Dans toute ma maladie j'ai eu la tête nette, mais mon corps est mort, je ne puis le remuer. Mille baisers aussi à mon père, à mes frères. [...] Je ne souffre pas beaucoup dans ce moment, je dors presque constamment, j'ai ordonné l'ouverture de mon corps et son transport à Bordeaux."

Encore une fois, malgré ses souffrances, il garde la lucidité de tout prévoir, depuis la destinée de ses travaux jusqu'à l'organisation du rapatriement de sa dépouille !

Il n'écrira plus à sa mère. Le chemin de croix n'est cependant pas tout à fait terminé ; il reste à Ernest Godard quinze jours de souffrances incroyables :

"Il se trompait. L'énergie qu'il avait déployée jusque-là devait le soutenir encore, et il put continuer son voyage. Un ami, un père franciscain, un Levantin, M. Damiani, agent consulaire de France à Ramlè, et deux serviteurs dévoués l'accompagnaient. Après douze jours de marche, il arrive à Jaffa, où personne ne voulait le recevoir, les uns disant qu'il avait la peste, les autres la lèpre" (Martin-Magron).

Le 18 septembre, dans une lettre dont il demande la confidentialité à ses frères, et qui ne leur arrivera qu'après son décès, il détaille ses différents maux, et fait part de son inquiétude au sujet de son foie : *"Cet endroit tuméfié paraît un abcès en voie de formation. Si cela est, je suis flambé, mais depuis longtemps, j'ai fait le sacrifice de ma vie, tous mes papiers sont en règle, ma caisse est à jour, je puis quitter la vie, avec un grand regret, cependant, de ne pouvoir vous embrasser tous auparavant."*

Comble d'honnêteté, il n'oublie pas une traite de 2300 francs au Consul de France qu'il demande à ses frères d'honorer, et il trouve encore assez de courage pour les rassurer : *"Dans huit jours, j'espère être assez fort pour prendre le bateau français"*. Mais y croit-il seulement ?

Le 19, il rédige sa dernière lettre pour ses frères : il a perdu tout espoir de revenir en France.

Le 21 septembre 1862, Jean-Ernest Godard meurt à Jaffa, au couvent grec où il avait pu être admis, grâce au vice-consul Jean-Etienne Philibert. Il avait 36 ans.

Cette expédition d'Egypte aura duré vingt mois, pendant lesquels il aura enduré mille souffrances et présenté les pathologies les plus graves conduisant à cette issue fatale, malheureusement bien prévisible. Aura-t-il au moins eu la satisfaction d'avoir - magnifiquement - rempli sa mission : *"Etudier les questions qui se rattachent à l'état social, moral et sanitaire de ces contrées" ?*

Quant à la demande du comte Walewski : *"Je vous prie de vouloir bien, à votre retour, me faire connaître le résultat de vos recherches"*, elle sera, bien malheureusement, forclosée.

Le testament de Jean-Ernest Godard

D'une rare générosité, le testament rédigé par Ernest Godard prévoyait de nombreux dons, essentiellement destinés aux sociétés savantes, à des hôpitaux et à la fondation de prix :

"Je dois à l'Académie des sciences physiques et naturelles de Paris, une dette de reconnaissance pour les encouragements qu'elle m'a donnés deux fois; aussi je lègue à l'Académie des sciences physiques et naturelles, le capital d'une rente de mille francs, 3 pour 100, pour fonder un prix qui, chaque année, sera donné au meilleur mémoire sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie des organes génito-urinaires. Aucun sujet de prix ne sera proposé. Dans le cas où une année le prix ne serait pas donné, il serait ajouté au prix de l'année suivante.

Je lègue à l'Académie de médecine de Paris, le capital d'une rente de mille francs, 3 pour 100, pour fonder un prix qui, chaque année, sera donné au meilleur mémoire, soit sur la pathologie interne, soit sur la pathologie externe alternativement. Aucun sujet de prix ne sera proposé. Dans le cas où une année le prix n'aurait pas été donné, il serait ajouté au prix de l'année suivante.

Je lègue à la Société anatomique de Paris ou si elle n'est pas reconnue par l'État, je lègue à son Président cinq mille francs, dont les revenus, tous les deux ans, formeront le capital d'un prix qui sera donné au meilleur mémoire, soit sur l'anatomie normale, soit sur l'anatomie pathologique, soit sur la tératologie. Aucun sujet de prix ne sera donné. Si une année le prix n'était pas donné, on le reporterait à l'année suivante.

Je lègue à la Société de biologie de Paris, ou si elle n'est pas reconnue par l'État, je lègue à son Président une somme de cinq mille francs dont les revenus, tous les deux ans, formeront le capital d'un prix qui sera donné au meilleur mémoire sur un sujet se rattachant à la biologie. Aucun sujet de prix ne sera proposé. Dans le cas où une année le prix n'aurait pas été donné, il serait ajouté au prix qui serait donné deux années plus tard.

Je lègue à la Société d'anthropologie de Paris ou si elle n'est pas reconnue par l'État, je lègue à son Président une somme de cinq mille francs dont les revenus, tous les deux ans, formeront le capital d'un prix qui sera donné au meilleur mémoire sur un sujet se rattachant à l'anthropologie. Aucun sujet de prix ne sera proposé. Dans le cas où une année le prix n'aurait pas été donné, il serait ajouté au prix qui serait donné deux années plus tard.

Je lègue trois mille francs à l'hôpital de la Charité, deux mille francs à l'hôpital Necker, deux mille francs à l'hôpital du Midi, pour fonder une Bibliothèque pour les malades. Dans chacun de ces hôpitaux les livres devront être gais, instructifs, de science appliquée; les livres devront être reliés en parchemin, si c'est possible, afin d'éviter leur détérioration. MM. Ch. Robin, Martin Magron, Natalis Guillot, mes maîtres chéris et mon ami Passant, choisiront les ouvrages et veilleront à l'exécution de ces legs. Ma mère sera également consultée. M. Leclerc, mon libraire, fort honnête homme, fera l'achat des livres dans les meilleures conditions et s'occupera de leur reliure.

Plein de reconnaissance pour l'amitié que mes collègues de l'Internat m'ont toujours témoignée, et mes anciens collègues et nouveaux collègues, je lègue à l'administration de l'assistance publique de Paris, le capital d'une rente de deux cents francs, 3 pour 100. Chaque année au premier interne nommé, il sera donné à son choix une trousse ou une boîte d'instruments; ce don lui sera fait en mon nom.

Je prie M. Ch. Robin, professeur à l'École de médecine de Paris, d'être mon exécuteur testamentaire ; s'il refusait, je prie M. Natalis Guillot de vouloir bien me rendre ce service.

La collection Godard

Ernest Godard avait entrepris de dresser un inventaire sommaire de sa collection au Caire, comprenant la date et le lieu de l'acquisition ainsi que le prix acquitté :

190	Néphelée Duvivier et Lenoir 10 bob. 1862 1112
191	Deux thés en bois de piéces et bords 11 bob. 1872 5
192	1 thés en abricotier avec une longue suspension de 20 cm. 1879 20
193	1 thés bleu-bleu q. d'art. en Meublé. 95 1875
194	1 thés en bois de bords de 20 cm. à suspendre 1876 20
195	Meublé de thés en bois de bords. 70 Meublé 1877
196	Meublé de bois de bords 1 fl. 1878
197	" " " 1 fl. 1879
198	1 thés en bois de bords 4 fl. 1880
199	3 thés en bois de bords avec une suspension de 20 cm. 1881 25

FIG. 4. — Inventaire de la collection devotienne réalisé par Ernest Godard au cours de son voyage. Musée d'Aquitaine.

Il existe maintenant un inventaire Godard, dit *Note des objets devant composer le musée*, et un "catalogue Godard" dressé en 1863, comptant plus de 700 objets. Les pièces d'origine thébaine ont été analysées par Florence Saragoza, l'ensemble de la collection faisant actuellement l'objet d'études par Alain Dautant.

Au cours de la communication à l'académie Montesquieu, quelques pièces ont été présentées par Anne Ziégélé, conservateur au musée d'Aquitaine.